

peler la tendresse passionnée et maternelle qu'elle éprouva dès sa première jeunesse pour ce frère qu'elle aimait à bercer.

“ Je me souviens que tu me rendais quelquefois jalouse, lui écrivait-elle un jour : c'est que j'étais un peu plus grande que toi et que je ne savais pas que les tendresses, les caresses, ce lait du cœur, s'en vont vers les petits.”

Le dévouement était le principal mobile des actions d'Eugénie ; la prière ardente, la charité la passionnaient : le vent, la neige, les rafales de pluie, rien ne l'arrêtait lorsqu'elle sentait dans quelque coin du village une misère à secourir, une larme à essuyer. Elle éprouvait un sentiment de sympathie pour toutes les choses vivantes, fussent-elles inanimées comme les arbres et les fleurs : aussi elle gémit lorsque le vent les courbe, elle les plaint, les compare à des êtres malheureux qui plient sous l'adversité, et, imitant l'exemple du grand saint François d'Assise, elle eût volontiers conversé avec les tourterelles et avec les agneaux.

Mlle. de Guérin plaignait les paysans instruits de savoir lire et de ne pas savoir prier.

“ Prier Dieu, disait-elle, c'est la seule façon de célébrer toute chose en ce monde.”

“ Rien n'est plus aisé, disait-elle encore, que de parler aux délaissés de ce monde : ils ne sont pas comme nous pleins de pensées tumultueuses, sinon perverses, qui les empêchent d'entendre.”

Elle aimait la religion avec ses fêtes et ses splendeurs, elle respirait Dieu dans l'encens et dans les fleurs de l'autel, et jamais elle n'eût compris un Dieu invisible et abstrait, un Dieu simple gardien de la morale, comme chez les protestants.

La plupart des femmes ne sont quelque chose que par celui qu'elles aiment et à qui elles rapportent les actions de leur vie : c'est leur plus noble et leur plus naturel instinct de s'effacer et de se perdre dans la gloire d'un autre. A défaut de mari, à défaut d'enfants, Mlle. de Guérin s'attachait à son frère Maurice, nature délicate, âme triste et souffrante destinée à se détruire elle-même, esprit élevé mais inquiet qui ne devait pas trouver sur la terre la satisfaction et la réalisation de ses espérances.

“ Tu es, lui écrivait-il, celle de toute la famille dont le caractère est le plus conforme au mien, autant que j'en ai pu juger par les vers que tu m'envoies, tous empreints d'une douce rêverie, d'une teinte de mélancolie, enfin, qui fait, je crois, le fond de mon caractère.”

Les lettres de Mlle. de Guérin à son frère étaient, non-seulement tendres et consolantes, mais encore fortifiantes et salutaires. Il en avait bien besoin, car il souffrait horriblement du mauvais vouloir et de l'indifférence des autres : il écrivait et s'efforçait de devenir un critique ; mais les uns l'éconduisaient, les autres repoussaient ses offres par des promesses vagues : il voyait avec désespoir toutes les issues se fermer devant lui et ne savait que répondre à son père qui s'impatientsait de ses tentatives toujours déçues.

Ignorante du monde, Mlle. de Guérin n'en soupçonnait pas moins les dangers que peut y courir la foi chrétienne. Un jour, une voix qui semble venir du ciel l'avertit que Maurice ne priait plus ; et la voilà tremblante, inquiète.

“ J'ai reçu ta lettre, lui dit-elle : et je t'y ai vu, mais je ne te connais pas, tu ne m'ouvres que ta